

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°67



Le sacre de la fantasy sur le Trône de fer
George R. R. Martin

Sommaire

► Interstyles

- Retour aux sources 6
George R. R. MARTIN
- 1997, ou comment les hommes
ont perdu la guerre galactique 34
Léo HENRY
- Le Régime du singe 48
George R. R. MARTIN

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 78
- Le coin des revues,
par Thomas Day 116
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
esthétique manga pour occidentaux béats,
par Pierre Stolze 120
- Paroles de Libraire :
Eric Marcelin & Simon Pinel : librairie Critic
par Hervé Le Roux 130

AU TRAVERS DU PRISME : GEORGE R. R. MARTIN

- George R. R. Martin,
par Gardner Dozois 134
- G. R. R. Martin, ou la constance du jardinier,
par Pierre-Paul Durastanti 138
- Entre glace et feu : le Trône de fer,
par Emmanuel Chastellière 146
- Par-delà Westeros :
cartographie critique de l'œuvre de G. R. R. Martin 154
- Bibliographie de G. R. R. Martin,
par Pierre-Paul Durastanti 166

SCIENTIFICTION

- Les voies de l'antigravité,
par Roland Lehoucq 174

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 181

Quatre millions. C'est le nombre moyen de téléchargements illégaux de chaque épisode de la saison 2 de la série HBO *Game of Thrones*. Quatre millions... Un chiffre qui en fait la série TV du moment la plus piratée au monde (au coude à coude avec *Dexter* pour le titre de la série la plus piratée sur l'année 2012), à en croire le site <torrentfreak.com>

(qui révèle aussi au passage que, si elle cartonne au niveau des téléchargements, son audience TV aux Etats-Unis, quoique très correcte et croissante, n'est pas encore sidérante).

En France, l'effet éditorial a été immédiat et fort bien relayé par les éditions J'ai Lu, qui ont intelligemment joué le coup en rééditant le cycle dans un format semi-poche qualifié d'intégral de manière un peu abusive, mais reprenant néanmoins le découpage VO des romans. Résultat : 100 000 exemplaires vendus pour le premier volet de ladite « intégrale »

(paru en janvier 2010), 70 000 et 50 000 pour les deux suivants, le tout alors que les livres sont par ailleurs disponibles chez Pygmalion en grand format, et en poche chez

J'ai Lu dans la traditionnelle collection « Fantasy » (ces deux dernières incarnations s'avérant tronçonnées selon la douteuse coutume Pygmalion, qui coupe chaque volume

VO en trois ou quatre pour l'édition française ; un foutage de gueule assumé qui n'empêche pas le cycle de cartonner, le treizième et dernier tome en date, paru chez Pygmalion en mars 2012 et intitulé *Le Bûcher d'un roi*, s'étant écoulé à près de 14 000 exemplaires en une quinzaine de jours). Bref, nous voici bel et bien en présence de ce qu'il convient d'appeler un phénomène éditorial, phénomène qui place le cycle très haut dans

le panthéon des récits de *fantasy* adultes les plus vendus, en tout cas en France, aux côtés du « *Seigneur des Anneaux* » de J. R. R. Tolkien, ou de « *L'Épée de vérité* » de Terry Goodkind. Comme l'affirme Gardner Dozois plus loin dans nos pages :

George R. R. Martin a bel et bien « décroché la timbale » avec « *Le Trône de fer* »...

Ce qui étonne, outre l'énormité des chiffres évoqués et au-delà du saut quantique de l'échelle des ventes des romans suite à la programmation de la série télé (que notre homme coproduit, ceci dit en passant), c'est la vitesse à laquelle cette dernière a explosé — d'autant qu'en France, la série est diffusée par Orange Cinéchoc, chaîne loin d'être la plus accessible qui soit ; J'ai Lu peut remercier le piratage, n'en déplaise à Hadopi...

A l'évidence, il y a toujours eu le « *Trône de fer* » et le reste en terme de notoriété dans l'œuvre de George R. R. Martin, et ce bien avant son adaptation télévisuelle. Un « reste » qui n'est pourtant pas quantité négligeable, loin s'en faut. Car contrairement à la plupart

des auteurs d'énormes best-sellers de *fantasy*, écrivains d'un cycle ou série appelé à vampiriser l'ensemble ou presque de leur production (on pense aux déjà cités Tolkien ou

Goodkind, mais on pourrait rajouter Robert Jordan et sa « *Roue du temps* », Terry Pratchett et « *Les Annales du Disque-Monde* », Anne McCaffrey et « *Pern* », Stephen

R. Donaldson et « *Les Chroniques de Thomas Covenant* », voire David Gemmell qui, s'il ne se cantonna pas à un cycle unique, écrivit toujours peu ou prou une seule et même *fantasy*), Martin n'est pas l'homme d'une série. Ni même d'un genre, à dire vrai. Le

premier tome de son cycle phare, il le fit paraître outre-Atlantique en 1996 (le volet initial d'un saucissonnage en trois tomes propre à l'édition française arriva chez nous en 1998).

Il avait alors quarante-huit ans. Et il avait déjà publié quantité de nouvelles distinguées par une kyrielle de prix (des textes de *fantasy*, certes, mais aussi, et surtout, de SF, ou encore ressortissant d'un fantastique souvent horrifique), textes pour partie réunis dans trois

recueils, sans oublier plusieurs romans (riches d'un éclectisme aussi large que pour ses nouvelles), écrits en solo ou en collaboration. Bref, George R. R. Martin était déjà un

auteur connu, traduit dans de nombreux pays et honoré par la critique. Mais un écrivain qui vendait peu. De fait, jusqu'au « *Trône de fer* », Martin semblait condamné au rôle d'écrivain long-seller, un romancier de qualité (de grande qualité, même, comme nous

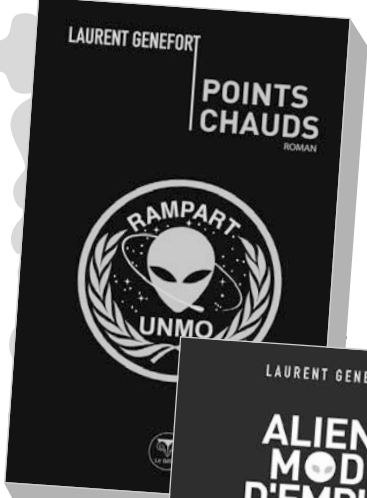
le verrons plus avant), mais dont les productions se vendaient moyennement (quand il ne s'agissait pas de pure catastrophe commerciale, à l'instar de l'excellent et très personnel *Armageddon Rag*). Ce qui n'a toutefois pas empêché une part non négligeable de son œuvre hors cycle de toujours ou presque demeurer disponible en France (chez J'ai Lu pour l'essentiel, mais pas seulement), chose assez rare pour être soulignée. Disponible, donc, mais peu vendu. Puis vint « *Le Trône de fer* ». Le premier tome, éponyme, ne tarda pas à faire basculer l'auteur dans la catégorie des bons vendeurs — et à bientôt générer l'inévitable sous la pression de fans acharnés : adaptations en jeu de rôles, cartes à collectionner, et bientôt bandes dessinées... Certes. Un joli succès. Mais très loin du raz-de-marré que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi en France, pendant près d'une dizaine d'années, ce cycle se vendit de fait bien moins que l'autre série de *fantasy* best-seller publiée par Pygmalion : « *L'Assassin Royal* » de Robin Hobb. Avec « *Le Trône de fer* », Martin était bien passé dans la catégorie des auteurs de best-sellers, mais de best-sellers encore un peu « mous »... Jusqu'à la série signée HBO, qui, on l'a dit, allait propulser vers les sommets cette œuvre imposante loin d'être achevée (le cinquième volet est paru en début d'année outre-Atlantique, or l'auteur nous en promet sept, voire huit), une série télé se substituant ici pour la première fois au cinéma en tant que fabriquant de best-seller de *fantasy* à l'échelle de la planète ou presque...

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient supposer, un tel succès a pour l'heure assez peu d'impact commercial sur l'œuvre de George R. R. Martin hors « *Trône de fer* ». Le report de lectorat est quasi nul ou peu s'en faut — ce qu'il est permis de regretter, tant la qualité globale de l'œuvre dans son ensemble est considérable.

Pourtant, si « *Le Trône de fer* » n'a pas dopé les ventes de Martin en général, il a eu un effet immédiat ou presque sur la disponibilité de son fonds : les éditeurs, petits ou grands, se sont précipités dans un opportunisme joliment partagé (Mnémos, ActuaSF, Denoël) pour publier ce qui ne l'avait pas encore été.

Ainsi, aujourd'hui, c'est la quasi totalité des récits de Martin qui se trouve disponible dans l'Hexagone, aussi bien en poche qu'en grand format (exception faite de quelques nouvelles, dont on trouvera deux exemples dans les pages suivantes, et de la série des « *Wild Cards* », qu'il n'écrit que très partiellement mais orchestre, et dont on ne doute pas qu'elle paraîtra tôt ou tard par chez nous). Aussi est-ce bien à la découverte de l'ensemble de cette œuvre que nous vous invitons ce trimestre, une œuvre signée par l'un des plus grands conteurs d'histoires contemporain, ni plus ni moins, et qui mérite qu'on s'y arrête au moins autant que sur « *Le Trône de fer* » en particulier, chose qui, en soit, est déjà plus que remarquable...





Vous êtes déjà abonné à *Bifrost*?
 Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !)
 et recevez chez vous *Points Chauds*
 et *Aliens mode d'emploi*, de Laurent
 Genefort, un roman et un guide pour sympathiser
 (ou pas) avec E.T. (éd. du Béliat').

Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°68 ; je reçois *Points Chauds* et *Aliens mode d'emploi* de L. Genefort et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)* et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, je suis au bord du gouffre. Aussi je m'abonne à compter du n°68 et je reçois gratos *Points Chauds* et *Aliens mode d'emploi* de L. Genefort. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)* et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :
Le Béliat'
 50 rue du Clos
 77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°68, le 25 octobre 2012.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



George R. R. Martin
Léo Henry

.....

George R. R. MARTIN

Lorsque paraît ce récit, son auteur publie professionnellement depuis cinq ans tout juste, et « Chanson pour Lya » lui a déjà valu un prix Hugo (son premier ; pas le dernier) l'année précédente. George R. R. Martin fait figure, aux côtés par exemple d'un John Varley qui a débuté quant à lui en 1974, de grand espoir du renouveau d'une science-fiction américaine néo-classique, après les expériences stylistiques de la New Thing dont l'acte de naissance correspond à la parution en 1967 de l'anthologie-manifeste *Dangereuses Visions*, due à Harlan Ellison.

C'est pour celui-ci qu'il a rédigé « Retour aux sources », comme il s'en explique dans la monumentale rétrospective de son œuvre de nouvelliste, *Dreamsongs*. En 1972, après *Again*, *Dangerous Visions*, la suite (inédite en France) de ce premier recueil, Ellison préparait un volume encore plus énorme, *The Last Dangerous Visions*, dont on espère toujours la parution. Le croisant lors d'une convention, Martin lui avait proposé ses services, pour apprendre que le sommaire était arrêté. Mais, un an plus tard, Ellison lui entrouvrait la porte et notre écrivain lui envoyait, début 1974, une première version (trois fois plus courte que celle-ci) de sa nouvelle. Refus, sec, au mois de mars : l'idée est belle, mais le matériau n'est pas assez développé et il faut donc tout réécrire. Anéanti, Martin en convient pourtant et s'attelle à la tâche. Nouveau refus, plus aimable, mais cette fois-ci, vu le travail effectué, pas question de laisser le manuscrit prendre la poussière dans un tiroir. Après avoir essuyé plusieurs échecs auprès d'autres supports, il placera le texte en 1976 dans l'une des anthologies *Orbit de Damon Knight*. Ce sera la seule apparition de George R. R. Martin au sommaire de cette série prestigieuse — sa nouvelle sera d'ailleurs traduite dans *Orbit*, réuni par le regretté Pierre K. Rey chez Presses Pocket en 1983 au sein de la collection « Le livre d'or de la science-fiction », où nous sommes sciemment allés la repêcher.

Signalons qu'elle s'inscrit dans un ensemble de trois récits partageant le même univers, auquel Martin envisage d'ailleurs de revenir un jour, l'un de ces trois textes, « Pour une poignée de volutoines », figurant d'ailleurs au sommaire de *Chanson pour Lya (J'ai Lu)*. Peut-être lira-t-on l'ultime inédit de l'actuel triptyque dans *Bifrost*, qui sait ? En attendant, voici cet hybride : une variation horrifique et romantique sur le thème du zombi, une histoire d'amour(s) qui est aussi, selon l'auteur, « le texte le plus sombre que j'aie jamais écrit (et j'ai écrit des trucs plutôt sombres) ».

Déjà publié dans *Bifrost* :

- « Le Dragon de glace » in *Bifrost* 28
- « La Cité de pierre » in *Bifrost* 31
- « L'Homme en forme de poire » in *Bifrost* 33

Retour aux sources



I. La maison des corps perdus

La première fois, ils venaient tout droit de la mine à ciel ouvert, Trager et les autres, les presque-hommes plus âgés qui contrôlaient leurs cadavres à ses côtés. Cox était l'aîné et, en raison de son expérience, il avait déclaré, péremptoire, que Trager devait les accompagner, même s'il n'en éprouvait aucune envie. Un autre membre du groupe avait ri



avant de faire remarquer que Trager ne saurait même pas comment s'y prendre. Mais Cox, le meneur, l'avait harcelé jusqu'à ce qu'il cède. Et, le jour de paie, Trager suivit les autres à la Maison des corps perdus, anxieux mais impatient, et, arrivé au bas de l'escalier, il remit son argent à un homme qui lui donna en échange la clé d'une chambre.

Il entra dans la pièce obscure en tremblant, avec appréhension. Ses compagnons avaient gagné d'autres chambres, le laissant seul avec elle (non, *ça*, pas elle, *ça*, se rappela-t-il avant de l'oublier aussitôt) dans ce local gris et miteux avec une seule lampe fumeuse.

Trager puait le soufre et la sueur, comme tous ceux qu'on croisait dans les rues de Skrakky, et ne pouvait rien y changer. Il aurait aimé d'abord prendre un bain, mais cette chambre ne possédait pas de cabinet de toilette. On y trouvait juste un lavabo, un lit double aux draps qui paraissaient sales malgré la semi-pénombre, et un cadavre.

Elle gisait là, nue, fixant le néant, la respiration presque imperceptible. Elle était prête, jambes écartées. Restait-elle toujours dans cette position, se demanda Trager, ou le client précédent l'avait-il préparée pour son successeur ? Il ignorait la réponse à sa question. Il savait ce qu'il devait faire (il le savait, il le *savait*, il avait lu le livre que lui avait donné Cox et vu les films, et le reste), mais il ne connaissait rien d'autre, par ailleurs. Hormis la manipulation des cadavres. Il s'estimait expert en la matière : le plus jeune contrôleur de Skrakky. On l'avait obligé à rejoindre leur école spécialisée après la mort de sa mère, et c'était devenu son métier. Il ne s'était encore jamais rendu dans une de ces maisons (mais il savait comment procéder, oui, oui, il le *savait*) ; c'était sa toute première fois.

Il gagna lentement le lit et s'y assit, dans un concert de ressorts grinçants. Il la toucha, et sa chair était tiède. Bien entendu, le corps possédait encore une étincelle de vie, un battement de cœur sous les seins livides et lourds ; elle respirait. Seul le cerveau avait disparu, remplacé par un synthencéphale. Elle n'était plus que chair, commandée par une contrôleuse de cadavres œuvrant de la même façon que les membres des équipes qui travaillaient chaque jour sous les cieux sulfureux de cette planète. Comme il ne s'agissait pas d'une vraie femme, le fait que Trager ne soit qu'un adolescent joufflu au visage de crapaud qui puait l'odeur de Skrakky importait peu. Elle (non, *ça*, n'oublie jamais) s'en fichait, elle ne pouvait pas s'en préoccuper.

Enhardi, excité, tout dur, le garçon ôta sa tenue de contrôleur et se glissa dans le lit près de ce corps féminin. Il était très nerveux et ses mains tremblaient tandis qu'il la palpait, l'étudiait. Elle avait la peau très blanche, les cheveux bruns et longs, mais malgré son jeune âge il ne



pouvait la qualifier de belle : un visage plat et large, une bouche béante, des membres flasques et adipeux.

Sur ses énormes seins, tout autour des mamelons sombres, le dernier client avait laissé des morsures. Trager toucha ces marques avec des doigts hésitants, les suivit. Puis, penaud de ses hésitations, il saisit un sein, le pressa avec force, pinça le téton jusqu'au moment où il s'imagina qu'une fille véritable aurait hurlé de douleur.

Le cadavre ne bougea pas. Sans interrompre sa pression, Trager roula sur la femme et prit l'autre sein dans sa bouche.

Et son cadavre réagit.

Elle se haussa vers lui et ses bras flasques se refermèrent son dos couvert d'acné pour l'attirer à elle. Il gémit et plongea sa main entre les cuisses de la fille. Elle était chaude, humide. Il tremblait. Comment obtenait-on ce résultat ? Pouvait-elle être excitée sans posséder d'esprit ? Avait-on implanté en elle un système de lubrification ou quelque chose du genre ?

Il cessa de s'en préoccuper. Il tâtonna, trouva son pénis, le fourra en elle, poussa. Le cadavre referma ses jambes autour de son corps et se mit à suivre son rythme.

C'était agréable, très agréable, sans comparaison avec les plaisirs qu'il s'était lui-même procurés, et, sous une forme imprécise, il éprouvait de la fierté en constatant quelles réactions il suscitait en elle.

Seuls quelques mouvements furent nécessaires. En raison de la nouveauté, de sa jeunesse et de son impatience, il ne put faire durer le plaisir. Mais s'il atteignit presque aussitôt l'orgasme, ce fut aussi le cas pour elle. Ils jouirent au même instant et l'épiderme du cadavre s'empourpra tandis qu'elle se cambrait contre lui et frissonnait sans bruit.

Ensuite, elle s'effondra et demeura immobile, comme morte.

Trager était épuisé, repu, mais il lui restait du temps et il était bien décidé à en avoir pour son argent. Il l'explora entièrement, la sondant partout où ses doigts pouvaient se rendre. Il la caressa, la fit basculer, examina chaque centimètre carré de son corps. Le cadavre était aussi flasque qu'un morceau de viande de boucherie.

Il la laissa comme il l'avait trouvée, gisant sur le dos, jambes écartées. La politesse des Maisons des corps perdus.

L'horizon était un mur d'usines immenses qui vomissaient des ombres rouges et scintillantes vers des cieux obscurcis par le soufre. L'adolescent les voyait, mais les remarquait à peine. Sanglé à une hauteur de deux étages au sommet de son autobroyeur, cet engin monstrueux de métal à la laque jaune corrodée, aux crocs redoutables de diamant et de dural-



liage, il voyait triple. Devant lui, il discernait le tableau de bord, net, solide, le volant, la touche d'alimentation, la manette des pelles à minerais, les batteries de témoins qui signaleraient la moindre anomalie dans le fonctionnement du compartiment d'affinage sous ses pieds, le frein principal et celui de secours. Mais il y avait aussi des échos moins lumineux, images superposées de deux autres cabines de contrôle, presque identiques à la sienne, où des mains de cadavre actionnaient les commandes avec des gestes maladroits.

Trager mut ces mains-là, avec lenteur, avec soin, cependant qu'une autre section de son esprit mouvait les siennes, ses mains réelles, calmement. L'émetteur de contrôle des cadavres bourdonnait d'un bruit ténu à sa ceinture.

Les deux autres broyeur vinrent flanquer le sien. Les mains cadavériques tirèrent la manette de frein et les engins s'immobilisèrent en grondant. Ils étaient alignés au bord d'un vaste entonnoir, mastodontes vibrants et corrodés prêts à descendre au sein des ténèbres. Le puits s'élargissait sans cesse ; chaque jour, on arrachait au sol de nouvelles strates de roche et de minerai.

Autrefois, une chaîne de montagnes se dressait là, mais Trager ne pouvait s'en souvenir.

Le reste était facile. Les autobroyeurs étaient à présent alignés. Faire agir l'équipe à l'unisson n'avait rien de compliqué, tout contrôleur digne de ce nom en était capable. C'était lorsqu'il fallait faire effectuer simultanément des tâches différentes à plusieurs corps que ça se corsait. Mais un bon contrôleur y parvenait. Des équipes de huit n'étaient pas inconnues des vétérans — huit cadavres reliés à un unique contrôleur, mus par un seul esprit et huit synthencéphales. Chaque mort était accordé à un émetteur, un seul, et le contrôleur qui diffusait ses pensées pouvait les diriger comme des corps annexes. Ou comme son propre corps, s'il était assez expérimenté.

Trager vérifia rapidement l'étanchéité de son masque filtrant et de ses protège-tympons, puis effleura la touche d'alimentation, passa la première, et mit en action les foreuses laser et mécaniques. Ses cadavres effectuèrent les mêmes mouvements et des traits de lumière fusèrent dans le crépuscule de Skrakky. En dépit des protège-tympons, il entendait l'horrible gémissement des pelles à minerais qui s'élevaient et s'abaissaient. La mâchoire dévoreuse de roche d'un autobroyeur était encore plus large que l'engin n'était haut.

Les mastodontes mécaniques de Trager et son équipe s'ébranlèrent, grondant et crissant, en formation parfaite. Lorsqu'ils atteindraient les



usines qui se dressaient à l'autre extrémité de la plaine, des tonnes de minerai auraient été arrachées à la terre, fondues, affinées, traitées, et la roche sans valeur, pulvérisée, aurait été rejetée dans l'atmosphère déjà irrespirable. Au crépuscule, à l'horizon, il livrerait des lingots d'acier.

Tandis que les engins descendaient dans la cavité, Trager estima que, s'il était bon, la contrôlease de la Maison des corps perdus, elle, était une véritable artiste. Il se l'imaginait, dissimulée dans la cave, surveillant chacun de ses cadavres par le biais des circuits psi et des holos, les cambrant afin de satisfaire les clients.

Alors, était-ce simplement un hasard, si sa baise avait été aussi bonne ? Ou en allait-il toujours ainsi ?

Mais comment, *comment*, animer une douzaine de corps sans même se trouver près d'eux, leur faire faire des choses différentes, les maintenir tous excités, répondre avec une telle précision aux besoins et au rythme de chaque client ?

Derrière lui, l'air était obscur et irrespirable de roche pulvérulente, les grincements stridents lui vrillaient les oreilles et l'horizon lointain n'était qu'une muraille rougeoyante au pied de laquelle des fourmis jaunes rampaient et dévoraient la roche. Mais Trager resta en érection d'un bout à l'autre de la plaine, alors que l'autobroyeur vibrait sous lui.

Les cadavres appartenaient à la compagnie et regagnaient chaque soir le dépôt mortuaire. Trager, lui, disposait d'une chambre, un réduit carré dans un bâtiment d'acier et de béton qui en comprenait mille. Il n'avait fait la connaissance que d'un petit nombre de ses voisins, mais au fond, il les connaissait tous : comme lui, c'étaient des contrôleurs de cadavres. Il s'agissait d'un univers de couloirs silencieux, d'ombres et de rangées de portes closes qui s'éloignaient à l'infini. Le salon, tout d'air et de plastique, était un lieu désert et poussiéreux où les pensionnaires ne se rendaient jamais.

Les soirées étaient longues, les nuits interminables. Trager avait fait l'achat de panneaux lumineux supplémentaires pour sa chambre et, lorsqu'il les allumait tous, la clarté était telle que ses rares visiteurs cillaient et se plaignaient de l'éclat insoutenable. Mais venait toujours le moment où il ne pouvait plus lire et devait alors éteindre, laissant l'obscurité s'emparer des lieux.

Son père, mort depuis longtemps et devenu un vague souvenir, lui avait laissé un important héritage de bandes et de livres, que Trager avait conservés. Les murs de la pièce en étaient couverts, et d'autres formaient de hautes piles au pied du lit et de chaque côté de la porte de



la salle de bains. Il lui arrivait parfois de sortir avec Cox et les autres, pour boire, plaisanter et rôder en quête de femmes véritables. Il imitait ses collègues du mieux qu'il le pouvait, mais il se sentait étranger parmi eux. Aussi passait-il la plupart de ses nuits chez lui, pour lire et écouter de la musique, pour se souvenir et réfléchir.

Son esprit marinait dans un chaos terrifiant. Le jour de paie approchait à nouveau et Cox le harcelait pour l'emmener à la Maison des corps perdus, et oui, oui, il avait envie d'y retourner. L'expérience avait été agréable, excitante. Pour une fois, il s'était senti confiant et viril. Mais c'était si facile, si bas, si *vil*. Il devait exister autre chose, non ? L'amour, quoi que le mot signifie ? L'acte sexuel devait se révéler plus agréable avec une femme véritable, certainement, et ce n'était pas dans un de ces établissements qu'il en rencontrerait. Il n'avait jamais abordé de filles dehors, il n'en avait jamais eu le courage. Cependant, il devait trouver l'amour, il le *fallait*, car autrement, que serait sa vie ?

Il se masturba sous les couvertures, sans même y penser, et prit la ferme résolution de ne pas retourner à la Maison des corps perdus.

Une chambre différente, et un cadavre différent. Une fille grasse et noire, les cheveux carotte, encore moins attirante que la première, si c'était possible. Mais Trager vint vers elle avec impatience et avidité, et, cette fois, prolongea son plaisir. A nouveau, il n'y eut pas la moindre fausse note. Le rythme de la femme correspondait parfaitement au sien, coup de reins pour coup de reins, et elle connut l'orgasme en même temps que lui ; elle semblait savoir exactement ce qu'il voulait.

D'autres visites : deux, quatre, six. Il était devenu un habitué de cet établissement, comme les autres, mais s'estimait supérieur à ses compagnons. Il savait faire durer le plaisir dans la Maison des corps perdus, diriger ses cadavres et ses autobroyeurs aussi bien que quiconque, et il continuait de se perdre dans ses réflexions et ses rêves. Un jour il les délaisserait, quitterait Skrakky pour devenir quelqu'un. Ses camarades resteraient des clients des Maisons toute leur vie, mais Trager savait qu'il valait mieux que ça. Il le croyait.

Son admiration pour la contrôleuse de la Maison des corps perdus atteignait presque à l'adoration. Il espérait la rencontrer un jour. Toujours adolescent, et désespérément naïf, il gageait qu'il l'aimerait. Il l'emmènerait loin de Skrakky, vers un monde propre, sans cadavres, où ils connaîtraient tous deux le bonheur.

Un jour, dans un instant de faiblesse, il en parla à Cox et aux autres. Cox le dévisagea, secoua la tête, sourit. Quelqu'un ricana. Puis tous



éclatèrent de rire. « Quel *con* tu fais, Trager, dit enfin Cox. Il n'y a pas de *contrôleuses* ! Ne me dis pas que tu n'as jamais entendu parler des circuits de rétroaction ? »

En riant, il expliqua que chaque cadavre était accordé sur la longueur d'onde d'un émetteur encastré dans le lit, que chaque client contrôlait son propre cadavre, que les femmes des Maisons restaient flasques et immobiles avec les non-contrôleurs. Et le jeune homme comprit soudain pourquoi la baise avait toujours été parfaite.

Cette nuit-là, seul dans sa chambre où tous les panneaux luisaient d'un éclat blanc aveuglant, Trager fit face à lui-même. Et se détourna, écoeuré. Il faisait bien son travail, il en était fier, mais pour le reste...

Son problème, c'était la Maison des corps perdus, estima-t-il. Elle dissimulait un piège, un piège qui risquait de le vider, de détruire sa vie, ses rêves et tous ses espoirs. Il n'y retournerait pas, c'était bien trop facile. Il donnerait une leçon à Cox, à tous les autres. Il suivrait le chemin le plus difficile, courrait des risques, souffrirait si nécessaire. Et il parviendrait peut-être à trouver le bonheur, voire l'amour. Il avait imité les autres trop longtemps.

Trager ne retourna pas à la Maison des corps perdus. Il sentait fort, résolu et supérieur quand il regagna sa chambre. Et là, alors que les années s'écoulaient, il lut, rêva, et attendit que sa vie commence pour de bon.

1. Lorsque j'avais un et vingt ans

Josie fut la première.

Elle était belle, l'avait toujours été. Elle le savait et ça l'avait façonnée, ça avait fait de Josie ce qu'elle était. Elle possédait un esprit libre, agressif, sûr de lui, conquérant. Comme Trager, elle n'avait que vingt ans lors de leur rencontre, mais avait bien plus d'expérience que lui et semblait avoir trouvé les réponses aux questions qu'il se posait toujours. Il tomba amoureux d'elle au premier regard.

Et Trager ? Trager avant Josie, mais des années après la Maison des corps perdus ? Grand, plus fort, plus lourd, souvent mélancolique, silencieux, indépendant, il contrôlait cinq cadavres dans les mines à ciel ouvert de Skrakky, une équipe plus importante que celle de Cox ou n'importe lequel d'entre eux. Le soir il lisait, dans sa chambre ou au salon où il avait depuis longtemps oublié qu'il se rendait dans l'espoir de rencontrer quelqu'un. Stable, solide, peu émotif, tel était devenu Trager. Il n'entretenait de rapports avec personne et même sa souffrance avait



cessé, bien que les cicatrices intérieures subsistent. Trager en avait à peine conscience ; il ne leur accordait plus la moindre attention.

Il se débrouillait fort bien, désormais.

Mais pas totalement. Il y avait le rêve. Une chose en laquelle il croyait, ardemment désirée, enviée. Cet espoir demeurait assez puissant pour le tenir éloigné de la Maison des corps perdus, de la vie végétative que les autres avaient choisie. Et parfois, lors de mornes nuits solitaires, ça s'amplifiait. Alors Trager se levait, s'habillait et allait marcher des heures durant dans les couloirs interminables, les mains enfouies dans ses poches, quelque chose griffant et gémissant dans ses entrailles. Avant la fin de ces errances, il prenait toujours une résolution : celle de changer de vie le lendemain.

Mais lorsqu'arrivait le lendemain, les couloirs gris silencieux presque oubliés, les démons disparus, il devait guider à travers l'excavation six autobroyeurs rugissants et frémissants. La routine reprenait ses droits et il lui fallait de longs mois pour que ses sentiments fassent leur réapparition.

Puis Josie. Ils se rencontrèrent ainsi :

C'était un nouveau filon, riche et encore vierge, une vaste étendue de roche brisée et de décombres qui couvrait la plaine. Les basses collines qui se dressaient en ce lieu quelques semaines plus tôt avaient été nivelées par les glisseurs de la compagnie à l'aide d'un bombardement nucléaire systématique, et à présent les autobroyeurs y pénétraient.

L'équipe de Trager faisait partie des premières à s'y aventurer et pour lui la nouveauté fut tout d'abord grisante. Le filon de l'ancienne excavation venait d'être épuisé et il fallait affronter un nouveau terrain, les cailloux et les fragments de roche aux arêtes vives, pierres de la taille de gants de base-ball serrés en poing qui se ruiaient vers lui en hurlant, charriées par le vent poussiéreux. Tout ça paraissait excitant, dangereux : Trager, protégé par une veste de cuir, un masque filtrant, des lunettes et des protège-tympons, dirigeait ses six engins et ses six corps avec fierté. Il réduisait les roches en poudre et ouvrait un chemin aux machines qu'il précédait, avançant péniblement mètre après mètre pour tirer du sol tout le minerai qu'il contenait.

Jusqu'au jour où un des échos de sa vision retint son attention. Un voyant rouge clignotait sur le tableau de bord d'un autobroyeur conduit par un de ses cadavres. Trager tendit ses bras, son esprit, et cinq paires de mains cadavériques supplémentaires. Les six engins s'immobilisèrent, mais un autre témoin s'alluma. Puis un autre, et un autre.



Puis tous ceux du tableau de bord, les douze. Un de ses autobroyeurs était en panne. Il lâcha un juron et regarda la machine à l'autre bout du terrain caillouteux, puis, par l'entremise du cadavre qui la pilotait, il lui donna un violent coup de pied. Mais les voyants ne s'éteignirent pas et il dut réclamer l'envoi d'un technicien.

Lorsqu'elle arriva — dans un glisseur monoplace, une larme de métal noir piqueté —, Trager avait débouclé sa ceinture, dévalé les échelons métalliques du flanc de son autobroyeur et traversé l'étendue rocheuse vers le point où l'autre engin s'était immobilisé. Il allait grimper vers la cabine lorsque Josie surgit. Ils firent connaissance au pied de cette montagne de métal jaune, à l'ombre de ses chenilles.

Il comprit aussitôt qu'elle avait l'habitude du travail sur le terrain. Elle portait une combinaison, des protège-tympan, de grosses lunettes protectrices, et son visage était couvert d'une graisse destinée à le protéger de l'abrasion de la poussière. Mais elle était malgré tout magnifique, les cheveux châtain, coupés court et emmêlés par le vent, les yeux, lorsqu'elle releva ses lunettes, d'un vert lumineux. Elle ne perdit pas de temps.

Elle se présenta, lui posa quelques questions, puis ouvrit une trappe d'entretien et rampa à l'intérieur de l'engin, dans les entrailles du moteur, de la fonderie et de l'affinerie. Après un laps de temps assez bref, dix minutes, peut-être, elle revint à l'extérieur.

« N'y montez pas, dit-elle en écartant ses cheveux de devant ses lunettes. Une avarie du réacteur. La radioactivité s'échappe.

– Oh ! fit Trager. Il va sauter ? »

Josie parut amusée. Elle sourit et sembla le voir, *lui*, Trager, pas simplement un contrôleur de cadavres. « Non, répondit-elle. Il se contentera de fondre. Les radiations ne parviendront même pas jusqu'ici, en raison des blindages. Mais vous devez rester à l'extérieur.

– D'accord. Qu'est-ce que je dois faire ?

– Continuer de diriger le reste de votre équipe, je suppose. Il faudra mettre cet engin au rebut. On aurait dû procéder à une révision complète il y a longtemps. A en juger par ce que j'ai vu, les rafistolages ont dû être nombreux. Ridicule. Ça se détraque, ça se détraque, ça se détraque, et ils continuent d'espérer que ça ira. Ils devraient comprendre que quelque chose ne va pas. Après tant de pépins, il faut vraiment être optimiste pour croire que ça marchera la prochaine fois.

– Sans doute », admit Trager. Josie lui sourit à nouveau, referma la trappe de visite et s'apprêta à partir.



« Un instant. » Il avait prononcé ces mots malgré lui. Elle pivota, inclina la tête, lui adressa un regard interrogateur. Et Trager puisa brusquement du courage dans l'acier, la pierre et le vent. Sous ce ciel sulfureux, ses rêves ne paraissaient plus irréalisables. Peut-être, pensait-il. Peut-être.

« Heu, je m'appelle Greg Trager. Est-ce qu'on pourrait se revoir ? »

Josie sourit : « Bien sûr. Passez ce soir », répondit-elle avant de lui communiquer son adresse.

Après son départ, il grimpa à nouveau dans son autobroyeur, exultant dans ses six corps, plein d'ardeur et de vie, et il pulvérisa la roche avec un nouvel enthousiasme. Le rougeoiement visible dans le lointain évoquait pour lui le lever du soleil.

Lorsqu'il arriva chez elle, quatre autres personnes s'y trouvaient, des amis de Josie. C'était une sorte de réception. Elle recevait beaucoup et, à dater de ce jour, Trager ne manqua aucune de ses soirées. Josie lui parlait, riait avec lui, le trouvait sympathique ; sa vie avait changé.

Avec Josie, il découvrit des parties de Skrakky qu'il n'avait jamais visitées auparavant, fit des choses qu'il n'avait jamais faites.

Il se tint avec elle au sein de la foule qui envahissait les rues la nuit tombée, dans le vent poussiéreux et la clarté jaunâtre malade, entre les immeubles de béton aveugles : il trépigna, paria et hurla pendant que les mécanos maculés de graisse menaient des courses échevelées avec leurs tracteurs grondants.

Il visita à ses côtés les bureaux étrangement silencieux, blancs et propres, de la cité administrative souterraine, les corridors climatisés où vivaient et travaillaient les étrangers à ce monde, les brasseurs de documents et les directeurs de la compagnie.

Il se promena avec elle dans les galeries ludiques, ces immenses bâtiments bas évoquant extérieurement des entrepôts mais remplis de lumières multicolores, de salles de jeu, de cafétérias, de boutiques vidéo et de cafétérias, que fréquentaient volontiers les contrôleurs.

Il gagna en sa compagnie les gymnases où ils virent des contrôleurs moins expérimentés que lui faire s'affronter leurs cadavres à coups de poing maladroits.

Il but avec Josie et ses amis dans des tavernes obscures et silencieuses qu'ils animaient de leurs rires et de leurs conversations. Un soir, Trager s'aperçut qu'un client ressemblant fort à Cox le fixait du regard de l'autre extrémité de la salle, et il sourit et se pencha un peu plus vers Josie.

Il remarquait à peine la foule que Josie réunissait autour d'elle. Lorsqu'ils parlaient pour une de leurs folles équipées, avec six, huit, ou dix person-



nes, Trager parvenait à se convaincre que Josie sortait avec lui et que les autres ne faisaient que les accompagner.

Parfois, les circonstances voulaient qu'ils se retrouvent seuls, chez elle ou chez lui. Alors ils discutaient. De mondes lointains, de politique, de cadavres, de la vie sur Skrakky, de livres qu'ils avaient tous deux lus, de sports, de jeux ou d'amis communs. Ils partageaient énormément de choses. Trager était prolixe, en compagnie de Josie, mais il garda le silence.

Il l'aimait, bien sûr. Il s'en était douté dès le premier mois et en avait été vite convaincu. Il l'aimait. La seule chose importante, qu'il avait tant attendue, s'était produite, ainsi qu'il l'avait toujours su.

Mais l'amour s'accompagnait de souffrance. Il ne pouvait lui révéler ses sentiments. Une douzaine de fois, il tenta de lui parler, mais les mots refusaient de sortir de sa bouche. Et si elle lui avait répondu qu'elle ne l'aimait pas ?

Ses nuits étaient toujours solitaires, dans la petite chambre à l'éclairage aveuglant. A présent, il se sentait plus seul que jamais : ses occupations quotidiennes, sa semi-vie avec ses cadavres, rien de tout ça ne lui apportait le moindre apaisement. Le jour, il conduisait ses grands autobroyeurs, dirigeait ses cadavres, broyait les roches et fondait le minerai, alors qu'il se répétait mentalement ce qu'il devrait dire à Josie. Lorsqu'il le ferait, lorsqu'il trouverait ses mots et son courage, tout s'arrangerait. Il se rabâchait ça chaque jour, tout en creusant rapidement et profondément le sol.

De retour dans sa chambre, son assurance s'évaporait. Un épouvantable désespoir accompagnait la prise de conscience qu'il se leurrait. Il n'était pour elle qu'un ami et ne deviendrait rien de plus. Ils n'avaient pas été amants, ne le seraient jamais. Les rares fois où il avait trouvé le courage de la toucher, elle avait souri avant de s'écarter sous un prétexte quelconque et il n'avait pas la certitude qu'elle l'avait repoussé. Il errait à nouveau dans les couloirs, maussade et désespéré. Et toutes ses anciennes blessures s'étaient rouvertes.

Il devait avoir confiance en lui, il le savait et le criait à haute voix. Il devait cesser de s'apitoyer sur son sort. Il devait agir, parler à Josie. Il le ferait.

Et elle l'aimerait ! hurlait le jour.

Et elle vivrait de lui ! rétorquait la nuit.

Il la connaissait depuis un an, un an de souffrance et de promesse, la première année qu'il ait jamais *vécue*. Sur ce point, les voix nocturnes et diurnes s'accordaient : il vivait, désormais. Il ne retournerait jamais



à cette existence végétale qui avait été la sienne avant sa rencontre avec Josie, il n'entrerait plus à la Maison des corps perdus. Faute de mieux, il avait au moins obtenu ça. Il pourrait encore changer et, un jour, il trouverait le courage de lui parler.

Ce soir-là, Josie et deux de ses amis passèrent le voir dans sa chambre. Les autres devaient s'en aller de bonne heure et, durant une heure, Trager et Josie restèrent seuls à discuter. Finalement, elle dut partir à son tour. Trager lui proposa de la raccompagner.

Il la tint par le bras tout au long des couloirs obscurs, et il observa son visage, les jeux d'ombre et de lumière sur ses joues alors qu'ils passaient de la clarté à la pénombre. « Josie... » Il se sentait si bien, si fort, si confiant, que les paroles parvinrent à sortir de sa bouche. « Je t'aime. »

Et elle s'arrêta, s'écarta de lui, recula. Sa bouche s'entrouvrit à peine, et quelque chose scintilla dans ses yeux. « Oh, Greg », fit-elle doucement, tristement. « Non, Greg. Non, non. »

Tremblant légèrement, formulant des mots silencieux, Trager leva avec douceur sa main en direction de la joue de Josie. Elle détourna la tête : ses doigts ne rencontrèrent que le vide.

Puis, pour la première fois de sa vie, Trager fut pris de tremblements et se mit à pleurer.

Josie le conduisit jusqu'à sa chambre. Là, assis l'un en face de l'autre, à même le sol, sans jamais se toucher, ils se parlèrent.

J. : ... savais depuis longtemps... essayé de te faire comprendre, Greg, mais je ne pouvais pas te le dire... ne voulais pas te chagriner... quelqu'un de bien... ne te tourmente pas...

T. : ... l'ai toujours su... que jamais... me suis menti... tentais de le croire, même si ce n'était pas vrai... Je suis désolé, désolé, désolé, désolé-désolé-désolé...

J. : ... peur que tu reprennes ta vie antérieure... ne fais pas ça, Greg, promets-le-moi... tu ne peux pas renoncer... tu dois avoir confiance en l'avenir...

T. : ... pourquoi ?...

J. : ... si tu cesses d'espérer, il ne te restera rien... mort... tu peux faire mieux... un bon contrôleur... quitte Skrakky, trouve quelque chose... aucune vie véritable, ici... quelqu'un... tu y parviendras, contente-toi d'avoir confiance, continue d'espérer...

T. : ... toi... t'aimerais toujours, Josie... toujours... comment pourrais-je trouver quelqu'un... jamais personne comme toi, jamais... différente...

J. : ... oh, Greg... tas de filles... cherche... ouvre-toi...



T. : (rires)... *m'ouvrir ?... la première fois de ma vie que j'ose dire ce que je ressens...*

J. : ... *parle-moi encore, si tu veux... j'aime discuter avec toi... j'ai eu assez d'amants, tous les hommes essaient de coucher avec moi, mieux vaut rester bons amis...*

T. : ... *amis...* (rires)... (pleurs)...

II. Promesses d'un jour meilleur

Stevens et le forestier étaient allés se coucher, mais Trager et Donelly restaient assis devant les braises du feu de camp. Ils parlaient à voix basse, afin de ne pas réveiller les autres, et cependant leurs paroles demeuraient en suspension dans la nuit. Le silence régnait dans la forêt obscure, comme morte, derrière eux ; la faune de Vendalia avait fui le vacarme produit par les aéroraseurs au cours de la journée.

« ... une équipe de six aux commandes d'aéroraseurs. Je m'y connais assez pour savoir que ce n'est pas facile », disait Donelly, un jeune homme pâle, timide et sympathique. Trager croyait s'entendre quand Donelly lui parlait. « Tu ferais merveille, dans l'arène. »

Trager hocha pensivement la tête, sans détacher son regard des braises qu'il attisait à l'aide d'un bout de bois. « C'est en pensant aux gladiatoriales que je suis venu sur Vendalia. Je n'y suis allé qu'une fois ; ça a suffi à me faire changer d'avis. Je suppose que je m'en tirerais, mais le principe même m'écoeure. Ici, eh bien, je suis loin de gagner autant que sur Skrakky, mais le boulot est, disons... propre. Tu vois ?

– En gros, fit Donelly. Mais, tu sais, ce n'est pas comme si des hommes s'affrontaient dans l'arène, juste des cadavres. Il s'agit simplement de rendre ces corps aussi morts que leur esprit. C'est la seule façon logique de considérer la... question. »

Trager eut un petit rire. « Tu es trop logique, Don. Tu devrais prêter un peu plus attention à ce que tu *ressens*. Ecoute, la prochaine fois que tu te rendras à Gidyon, va assister aux gladiatoriales et regarde. C'est laid, horrible. Des cadavres qui avancent en trébuchant, avec des haches, des épées et des masses d'armes, qui se taillent et se mutilent l'un l'autre. De la boucherie. Et les spectateurs, les cris qu'ils poussent à chaque engagement. Et leurs *rires*. Ils *rient*, Don ! Non. » Il secoua sèchement la tête. « Non.

– Mais pourquoi ? Je ne comprends pas, Greg. Tu t'en tirerais très bien, tu serais le meilleur. J'ai pu voir comment tu diriges ton équipe. »